**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

**Band:** 59 (1921)

**Heft:** 34

**Artikel:** Le doigt : (conte à lire étendu sur une chaise longue pour ne pas dormir debout)

**Autor:** Marcel, André

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-216616

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

## LE DOIGT

*(conte à lire étendu sur une chaise longue pour ne pas dormir debout.)*

*Dédié à ma tante C. P.*

I

Ce soir, quand nous sommes seuls, ma tante possède le secret des histoires terrorisantes, elle connait toujours une aventure troublante à me raconter, puis, quand elle me voit anxieux, énervé, angoissé :

— Bonsoir, me dit-elle en s'en allant.

Moi je reste, tremblant, dans ma chambre, fou de lorgner mon ombre contre le mur, pâle d'entendre le plancher craquer, mort de peur à l'idée de regarder s'il n'y a personne sous mon lit, dans l'armoire ou derrière le rideau. La nuit entière je souffre de cauchemars, et le lendemain cela recommence après une nouvelle narration terrible. Quel régime !

— Mais, me direz-vous, jeune homme, vous êtes donc affligé d'une méchante tante ?

— Non, Monsieur, je bénéficie, au contraire, d'une tante délicieuse, succulente, Monsieur : nez grec, mains ravissantes (elle les soigne, non pas aux petits oignons, mais à la crème « Arda », crème exquise; lire l'étiquette sur le flacon), caractère affectueux, aime les enfants, esprit distingué, excellente ménagère, pianiste remarquable, et surtout, pas encore mariée, Monsieur; j'ignore malheureusemenx le montant de sa dot.

— Alors, continuerez-vous, pourquoi essaye-t-elle d'exciter votre crainte ?

— Tout simplement parce que je raffole des contes effrayants et qu'elle est trop gentille pour m'en refuser lorsque je lui en demande; comme il me plaît d'être épouvanté, eh bien ! elle m'épouvante. Voilà. Et elle le fait avec un art ! Ses yeux s'allument, se closent, sa bouche s'ouvre énorme, se referme minuscule, imperceptible... ses doigts se crispent... Ah ! quels jeux de scène ! Tantôt elle prend des allures de fantôme, tantôt elle semble être une apparition, tantôt... je vous en expliquerai tant que vous allez en rêver, Monsieur ! Vous êtes tout attristé ! Voyons, remettez-vous, prêtez l'oreille à l'anecdote qu'elle tient d'une de ses amies qui la sait de la fille du frère d'un marchand de charbon qui l'a apprise de la cousine du voisin de sa belle-mère, laquelle à son tour l'avait entendue prononcée par le héros même de cette aventure. Vous avez l'air un peu abasourdi, Monsieur, réveillez-vous. Ma tante tousse, se mouche, elle va causer... elle cause. Ecoutez. Sa voix est douce, n'est-ce pas ?

II

Un voyageur de commerce entra dernièrement dans un hôtel de notre ville que nous ne nommerons pas, afin de ne point nous livrer à la réclame.

Après un souper très bien servi (potage tapioca julienne, riz à la milanaise, dinde truffée, pommes de terre à la riche, poulet et dessert), notre homme se coucha. Il enleva son col, sa cravate, son veston, ses souliers, ses bas, son gilet, en un mot, ses habits, puis se fourra au lit en remontant le drap sous son menton. Il prit la *Feuille d'Av...* non, pardon, le *Conteur Vaudois*, il aperçut un titre attrayant : « Chef de course », il lut. Au bout de deux secondes, exactement, il riait, il riait, il riait ! Les étrangers l'entendirent et se secouèrent eux aussi, ayant subis une contraction spasmodique du diaphragme, occasionnée par ce rire communicatif, comme écrivait un professeur d'anatomie. Bientôt chacun se tordait à Beau-Rivage.

Le voyageur reposa le journal et fuma. Il pensa à cette demoiselle infortunée, auteur de l'article :

— Touchante Vaudoise, songeait-il en s'attendrissant au souvenir des ennuis qu'elle avait eus, et il hochait la tête comme ceci, et il soupirait comme cela, touchante Vaudoise : assumer une si lourde tâche, en retirer tant de désagréments ! O destin ! tu t'acharnes trop souvent sur les mêmes personnes, tu... te... touchante Vaudoise ! et le voyageur s'amollissait, se « mélancolisait » (si je puis m'exprimer ainsi).

Pour chasser tant de papillons noirs, il frappa de l'index sa cigarette, la cendre tomba. Il la suivit machinalement du regard, elle brillait là, par terre, près d'un papier. Diable ! S'il prenait feu ?... Soudain, comme il fixait cela, un doigt partant de dessous le lit s'avança lentement... lentement, se posa doucement... doucement sur la cendre et l'éteignit.

— O, ma tante, vos gestes me terrorisent !

Vous représentez-vous le tragique de la situation ? C'est du Corneille ! Vous imaginez-vous cet être ayant la certitude qu'un individu est à plat ventre sous son matelas, qu'un voleur, un assassin peut-être prépare son coup.

— O, ma tante, vos poings me pétrifient !

...Et la porte est fermée à clef, et les gens se sont enfin assoupis, et le brigand est armé, sans doute, il va surgir... il se soulève sur les coudes... Que faire ? (la sueur nous coule en bas le dos, on frissonne, notre cœur saute...) Que faire ? Crier ? on vous tue. S'évanouir ? on vous tue. Implorer la pitié ? on vous tue.

— O, ma tante, vos dents me glacent !

Le voyageur ne perdit pas la tête, il se leva avec calme, s'habilla en chantonnant la *Chanson du Semeur* (paroles de René Morax, musique de Gustave Doret, en vente chez Fœtisch). Il sortit.

On appela immédiatement la police, dix heures après elle arrivait déjà en courant, sur les lieux. On tira le doigt : une main vint; on tira la main : un bras vint; on tira le bras : une tête vint :

— Salut Filippi.

C'était Filippi.

— Laissez-moi dormir, murmura-t-il en un soupir.

— Pauvre enfant ! balbutia l'agent... maternelle.

Et il le laissa. *André Marcel.*

---

## CHEF DE COURSE

*(Suite et fin.)*

Riche à souhait, je dégringole les escaliers, prends un billet pour Chavornay; je cours tout le long du passage sous voies, de nouveau jusqu'à la dernière, au quatrième perron; je grimpe sur le marche-pieds, le train part ! J'ai bien failli le manquer !

Jusqu'à Bussigny au moins, je suis haletante. Les voyageurs, très nombreux, s'amusent à mes dépens. Je devine leurs pensées : ils se demandent sans doute si cette Vaudoise, nu-tête, l'air si drôle, le souffle épais, les yeux sortant de l'orbite, ne devrait pas être plutôt dans le train d'Echallens avec un billet pour Jouxtens !...

Insensiblement, je me calme, je reprends conscience. Voyons donc, pourquoi vais-je à Chavornay. Je fais mieux de descendre à Cossonay et, par l'Isle, aller au Mollendruz. La route est moins longue que celle d'Orbe par Vaulion.

Il me tarde d'ailleurs de fuir ce wagon où tant d'yeux me dévisagent.

Cossonay. Le funiculaire. Beaucoup de monde. Je ris, je pleure tout à la fois. J'ai la crampe à la main : elle serre convulsivement quatre écus, un billet, des piécettes en masse. Je n'ai ni poche, ni mouchoir, ni même un lambeau de papier...

Enfin me voici sur la grand'route; toute seulette, j'y chemine crânement; ma situation toutefois est du plus haut comique : j'éclate de rire au souvenir de la vie que je mène depuis quelques heures ! Il fait chaud. Le soleil cuit mes cervelles. Des autos me devancent. Des promeneurs qui se hâtent vers le Jura : oh ! s'il vous plaît, prenez-moi ! Arrêtez ! Arrêtez ! Monsieur ! Monsieur !

Pas de réponse. Pas même un regard de pitié. Les voitures fendent l'air, soulèvent la poussière, me forcent à me garer, mais c'est tout « l'avantage » que j'en retire.

Voyons, essayons d'offrir le prix d'avance. Vite un écu au bout des doigts :

— Arrêtez, arrêtez ! Un petit bout pour 5 francs !

Ouais ! pas plus de succès. Quelles « crouïes » gens, va ! Les autos filent, filent, m'abandonnent, me négligent. Je n'en puis plus; j'entre à la pinte de La Chaux, j'avale avidement un plein verre d'eau... sucrée. J'avise le téléphone :

— Le Pont, s'il vous plaît.

— Aloo ! Voilà Le Pont.

— Voulez-vous, je vous prie, Monsieur, dire aux Vaudoises qui arrivent par le train de 10 heures au Pont, que leur « Chef de Course » les rejoindra au but.

Pour toute réponse, j'entends fuser des rires...

De La Chaux à Cuarnens, quelle transpirée ! Tout à coup, le souvenir d'une jeune cousine ou amie, d'une mienne amie me vint à la mémoire. Elle s'appelle Hortense, vient de se marier. Elle a une sœur, un mari, un oncle : c'est tout ce que je sais. J'ignore le nom de son mari et j'ai oublié celui qu'elle avait étant demoiselle ! Mais ces seuls renseignements suffisent à deux braves paysans à qui je les donne, sur le pèse-foin où ils devisent.

— Ah ! oui, pardine, c'est l'Hortense Bovay. Eh ! bien, allez sur la route de la Vallée, le premier perron après le coin du jardin que vous voyez là-bas, c'est là.

— Ah ! je ne suis donc plus sur la route de la Vallée ? Merci, Messieurs, vous êtes ma Providence.

— Hélas ! non, ma belle dame, vous devez retourner à la bifurcation si vous allez sur la Vallée. Vous avez encore une rude tirée. Allez vous reposer chez l'Hortense.

— C'est bien mon intention, dis-je, et je lui demanderai une tasse de lait. Bonjour, Messieurs, merci beaucoup.

Voici le coin du jardin, la bifurcation, l'indicateur des routes et... le perron de Mme Hortense. Trois marches, ma main saisit le loquet... Une seconde plus tard et le « salut » passait invisible !

Au moment, dis-je, où ma main ouvre la porte, des cris d'enfants retentissent là, au bas du perron :

— Eh ! des Vaudoises !

Je me retourne : le camion de Clarens arrivait au contour ! ! ! Le chauffeur, qui me connait, me reconnait. Il serre ses freins, la lourde voiture stoppe. Les Vaudoises me regardent avec des yeux si stupéfaits qu'il nous est impossible, ni à elles ni à moi, de prononcer un mot.

Je me plante là, au milieu de la route; mes bras levés d'abord par l'élan de la surprise, retombent le long du corps. Je ris, je pleure; je pleure de joie enfin, mais je ris de voir la figure de ces dames. Elles ne peuvent réaliser pareille rencontre. Comment se fait-il, en effet, que m'ayant vu partir par le train pour Le Pont, je me trouve là, au milieu du monde, loin de la voie ferrée, seule, errante, abandonnée, perdue ?

Si Mme Hortense lit ce récit, elle ne m'en voudra pas de n'être pas entrée chez elle... mais peut-être n'a-t-elle jamais su mon aventure à sa porte ?...

Maintenant, lecteur, vous riez trop pour que je vous raconte la fin de la course; l'agitation avait assez duré pour moi, elle a duré aussi pour vous !

Mais si je clos là mon récit, vous vous demanderez si je suis encore à Cuarnens, si la « Chef de Course » a été grondée... par surcroît, et j'espère que vous compâtirez à ses angoisses en vous informant si au moins, ce jour-là, elle a mangé.

Oui, Mesdames et Messieurs, la journée si mal commencée s'est joyeusement écoulée. Sur le camion, où fatiguée, harassée, je trouvai d'aimables et compatissantes amies avec mon chapeau, mon châle et ma bourse, je jouis pleinement du beau trajet à travers bois. Notre arrivée au Mollendruz ne fut pas aussi glorieuse que je la désirais : nos compagnes n'y étaient pas encore !

— Allons à leur rencontre, propose quelqu'un.

En grande bande, nous leur barrons la route; les voici !

— Hourrah !

Vous devinez le tableau ! il est d'ailleurs indescriptible : je sens encore à l'heure qu'il est le feu sur mes joues. Que d'embrassades, grand Dieu ! Tous les honneurs étaient pour moi : les bons plats, les bons verres, les discours, les applaudissements... J'en suis bien reconnaissante, mais du titre de « Chef de Course » je n'en veux plus, et vous ? *W.*

FIN